

PRÉFACE D'ELIE WIESEL
À CETTE NOUVELLE ÉDITION

Si de ma vie je n'avais eu à écrire qu'un seul livre, ce serait celui-ci. De même que le passé vit dans le présent, tous mes livres qui ont suivi *La Nuit*, en un sens profond, en portent sa marque, et cela vaut également pour ceux qui traitent de thèmes bibliques, talmudiques ou hassidiques : On ne les comprendra pas si on ne l'a pas lu.

Pourquoi l'ai-je écrit ?

Pour ne pas devenir fou ou, au contraire, pour le devenir et ainsi mieux comprendre la folie, la grande, la terrifiante, celle qui avait autrefois fait irruption dans l'histoire et dans la conscience d'une humanité oscillante entre la puissance du mal et la souffrance de ses victimes ?

Était-ce pour léguer aux hommes des mots, des souvenirs comme moyens pour se donner une meilleure chance d'éviter que l'Histoire ne

se répète avec son implacable attrait pour la violence ?

Ou bien, était-ce encore tout simplement pour laisser une trace de l'épreuve que j'avais subie à l'âge où l'adolescent ne connaît de la mort et du mal que ce qu'il découvre dans les livres ?

Certains lecteurs me disent que si j'ai survécu c'était pour écrire ce texte. Je n'en suis pas convaincu. J'ignore comment j'ai survécu ; trop faible et trop timide, je n'ai rien fait pour. Dire que c'était un miracle ? Je ne le dirai pas. Si le ciel a pu ou voulu accomplir un miracle en ma faveur, il aurait bien pu ou dû en faire autant pour d'autres plus méritants que moi. Je ne peux donc remercier que le hasard. Cependant, ayant survécu, il m'incombe de conférer un sens à ma survie. Est-ce pour dégager ce sens-là que j'ai mis sur le papier une expérience où rien n'avait de sens ?

En vérité, avec le recul, je dois avouer que je ne sais pas, ou que ne ne sais plus ce que j'ai voulu obtenir avec les propos. Je sais seulement que, sans ce petit ouvrage, ma vie d'écrivain, ou ma vie tout court, n'aurait pas été ce qu'elle est : celle du témoin qui se croit moralement et humainement obligé d'empêcher l'ennemi de remporter une victoire posthume, sa dernière, en effaçant ses crimes de la mémoire des hommes.

C'est que, aujourd'hui, grâce aux documents

authentiques qui nous parviennent de nombreuses sources, c'est clair : si au début de leur règne, les S.S. essayaient de fonder une société où les Juifs n'existaient plus, à la fin leur but était de laisser derrière eux un monde en ruines où les Juifs n'auraient jamais existé. Voilà pourquoi, en Russie, en Ukraine, en Lituanie comme en Russie Blanche, partout où les *Einsatzgruppen* exécutaient « la solution finale » en assassinant par mitrailleuses plus d'un million de Juifs, hommes, femmes et enfants, avant de les jeter dans d'immenses fosses communes, creusées par les condamnés eux-mêmes, des unités spéciales déterraient ensuite les cadavres pour les brûler à ciel ouvert. Ainsi, pour la première fois de l'histoire, des Juifs, tués deux fois, n'ont pu être enterrés dans des cimetières.

En d'autres termes, la guerre que Hitler et ses acolytes livraient au peuple Juif visait également la religion juive, la culture juive, la tradition juive, c'est-à-dire la mémoire juive.

Certes, à un certain moment il m'était devenu clair que puisque l'Histoire serait un jour jugée, je devais témoigner pour ses victimes, mais je ne savais pas comment m'y prendre. J'avais trop de choses à dire, mais pas les mots pour le dire. Conscient de la pauvreté de mes moyens, je voyais

le langage se transformer en obstacle. On aurait dû inventer un autre langage. Trahie, corrompue, pervertie par l'ennemi, comment pouvait-on réhabiliter et humaniser la parole ? La faim, la soif, la peur, le transport, la sélection, le feu et la cheminée : ces mots signifient certaines choses, mais en ce temps-là, elles signifiaient autre chose. Écrivant dans ma langue maternelle, meurtrie elle aussi, je m'arrêtais à chaque phrase en me disant : « Ce n'est pas ça. » Je recommençais. Avec d'autres verbes, d'autres images, d'autres larmes muettes. Ce n'était toujours pas « ça », c'est quoi exactement ? C'est ce qui se dérobe, ce qui se voile pour ne pas être volé, usurpé, profané. Les mots existants, sortis du dictionnaire, me paraissaient maigres, pauvres, pâles. Lesquels employer pour raconter le dernier voyage dans des wagons plombés vers l'inconnu ? Et la découverte d'un univers dément et froid où c'était humain d'être inhumain, où des hommes en uniforme disciplinés et cultivés venaient pour tuer, alors que les enfants ahuris et les vieillards épuisés y arrivaient pour mourir ? Et la séparation, dans la nuit en flammes, la rupture de tous les liens, l'éclatement de toute une famille, de toute une communauté ? Et la disparition d'une petite fille juive sage et belle, aux cheveux d'or et au sourire triste, tué avec sa mère, la nuit même de leur arrivée ?

Comment les évoquer sans que la main tremble et que le cœur se fende à tout jamais ?

Tout au fond de lui-même, le témoin savait, comme il le sait encore parfois, que son témoignage ne sera pas reçu. Seuls ceux qui ont connu Auschwitz savent ce que c'était. Les autres ne le sauront jamais.

Au moins comprendront-ils ?

Pourront-ils comprendre, eux pour qui c'est un devoir humain, noble et impératif de protéger les faibles, guérir les malades, aimer les enfants et respecter et faire respecter la sagesse des vieillards, oui, pourront-ils comprendre comment, dans cet univers maudit, les maîtres s'acharnaient à torturer les faibles, à tuer les malades, à massacrer les enfants et les vieillards ?

Est-ce parce que le témoin s'exprime si mal ? La raison est différente. Ce n'est pas parce que, maladroit, il s'exprime pauvrement que vous ne comprendrez pas ; c'est parce que vous ne comprendrez pas qu'il s'explique si pauvrement.

Et pourtant, tout au fond de son être il savait que dans cette situation-là, il est interdit de se taire, alors qu'il est difficile sinon impossible de parler.

Il fallait donc persévérer. Et parler sans paroles. Et tenter de se fier au silence qui les habite,